

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 2327

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

QUÉBEC

SAMEDI 13 AOUT 1898

L'Éducation chrétienne

On s'occupe beaucoup, en France, du livre d'une religieuse dont il est question ailleurs; aussi d'une lettre de Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille, aux évêques français, sur "l'instruction scientifique dans le clergé." Nous aurons sans doute l'occasion de parler plus au long de cette lettre qui est tout un événement. En attendant, voici un article de la *Correspondance catholique hebdomadaire* où il est question du livre et de la lettre :

Quelques catholiques se livrent en ce moment vis-à-vis de leur propre enseignement à une campagne de dénigrement bien faite pour réjouir nos adversaires. Qu'il y ait un effort continu à faire pour rendre l'éducation chrétienne plus solide et plus parfaite et pour assurer à nos écoles, à nos collèges et à nos universités la supériorité morale et intellectuelle qui doit leur mériter la confiance des familles, rien de plus naturel, et tous les efforts qui tendront à ce but sont dignes d'encouragement et d'éloges. Mais soutenir que jusqu'à présent on n'a rien fait, que nos établissements sont dans un état d'infériorité déplorable, et en même temps proposer, sous prétexte de perfectionnement, des programmes soi-disant modernes qui faussent l'esprit au lieu de l'agrandir, c'est jouer un jeu dangereux, et faire sans le vouloir un mal difficile à réparer.

Depuis quelque temps on fait grand bruit d'un livre où une religieuse fait elle-même le procès de l'éducation donnée par les congrégations françaises, se plaint de l'infériorité scientifique de la femme chrétienne et lui propose pour modèle l'américaine qui dispute aux hommes les emplois de médecin, d'avocat et de comptable, et qui est préparée à tous les travaux, si ce n'est à ceux de la mère de famille. Comme remède, on propose la création à Paris d'une école normale supérieure, où toutes les congrégations enverraient leurs meilleurs sujets se former à la nouvelle méthode scientifique. Nous doutons que les approbations épiscopales accordées à ce projet le rendent viable et qu'elles diminuent l'effet déplorable produit par ce réquisitoire contre nos écoles et nos pensionnats de jeunes filles.

Mais voici un fait peut-être plus grave encore. Le recteur de l'Université catholique de Lille croit devoir donner la plus grande publicité aux reproches qu'il adresse à l'éducation du clergé. Il pousse un cri d'alarme et déclare que la supériorité du prêtre dans le domaine intellectuel est en péril. Il fait le procès, non seulement de la génération présente, mais de toutes celles

qui se sont succédé depuis le XVII^e siècle. A l'entendre :

" L'Eglise aurait perdu le sceptre des intelligences, aurait délaissé les sciences, et se serait confiné dans la théologie pure, au lieu de prendre la tête du mouvement provoqué par la méthode expérimentale de Bacon. La science émancipée, reine de l'école, est montée au pouvoir, elle régit les sociétés, à l'exclusion de l'Eglise, qu'elle déclare réfractaire à tout progrès et à toute liberté. Ainsi l'Eglise et le clergé d'un côté, l'école et le pouvoir de l'autre, telle est, nettement tranchée, la situation religieuse de nos jours. De là le conflit avec la société moderne. Tandis que nous nous retranchons derrière nos vieux créneaux avec nos armes surannées, la science bâtit ses forts sur toutes les hauteurs de l'esprit humain, forge des engins nouveaux, flatte le peuple et le charme par les merveilleuses inventions qui sont en train de transformer le globe. "

Nous sommes surpris et attristés de ce langage.

Comment se fait-il qu'il soit tenu par celui qui a mission de défendre l'honneur de l'éducation chrétienne, et qui préside, avec l'autorité de longs services, aux brillants efforts des catholiques ? N'a-t-il pas assisté aux congrès des catholiques que Mgr d'Hulst a eu l'honneur d'inaugurer ? Quelle contradiction aperçoit-il entre la théologie et les applications merveilleuses de la vapeur, de la chimie et de l'électricité, découvertes que l'Eglise ne cesse d'encourager et de bénir, et auxquelles ses enfants prennent une large part ?

Léon XIII, qui a écrit de si merveilleuses pages sur le progrès et sur la liberté, indissolublement unis à la vérité chrétienne, n'a-t-il pas été un des premiers à utiliser le phonographe, et à faire entendre sa voix emmagasinée par l'électricité aux congressistes de Chicago ? Ce serait se tromper singulièrement que d'attribuer les révoltes de l'esprit humain au XVI^e au XVIII^e et au XIX^e siècles, à une question d'école, à un conflit intellectuel entre la Science et l'Eglise. Au temps de la Réforme, ce qui avait faibli, c'étaient les vertus sacerdotales qui font la force et l'autorité du clergé. Tout prêtre dominé par les passions devint un réformateur qui prétendit ramener l'Eglise à l'âge d'or. La liberté du divorce, du prêt à intérêt et la confiscation des biens des couvents leurs assurèrent de puissants et nombreux complices, qui firent violence au peuple et lui imposèrent leur *credo* de fantaisie.

Au XVIII^e siècle, Voltaire et Rousseau n'étaient pas forts en astronomie ni en géologie. Des philosophes qui se moquaient sottement du déluge prétendaient que des pèlerins avaient porté sur le sommet des montagnes les innombrables coquillages fossiles qu'on y découvrait. Mais ce qui charmait dans leurs écrits, c'est qu'ils lâchaient la bride à la nature humaine, et soutenaient qu'il était juste d'en satisfaire les instincts et les passions.

De nos jours, les francs-maçons ne font pas autre chose. Comme leurs devanciers, ils font violence au peuple et s'emparent de force de l'école pour pervertir les jeunes générations. Ce n'est pas sur les hauteurs de l'esprit humain, c'est dans les bas-fonds du matérialisme et du sensualisme qu'ils établissent les pièges de leur littérature impie et pornographique, de leurs orgies et de leurs saturnales.

Sans doute, pour lutter avec avantage contre ces ennemis acharnés, il faut que le prêtre ait sur eux une supériorité intellectuelle, et qu'il ne soit pas étranger aux secrets et aux découvertes de la science moderne. Au séminaire déjà, on peut lui donner et on lui donne très souvent quelques notions sur cet ordre de faits, de même que sur les principes de l'économie politique et sociale et sur l'organisation des œuvres chrétiennes. Mais c'est surtout dans les loisirs souvent longs du presbytère de campagne, qu'il devra se tenir au courant du mouvement scientifique par la lecture de quelques livres bien faits et d'un journal sérieux. Qu'on se garde de trop multiplier le bagage déjà si lourd des connaissances universelles à acquérir en quatre années de séminaire.

Qu'on se garde surtout de laisser croire au jeune lévite que c'est par des études et des allures modernes, par le cigare et la bicyclette, qu'il trouvera le chemin des cœurs. Ce qui fait en tout temps l'apôtre puissant, entraînant les âmes et charmant les foules, ce sont les grandes vertus sacerdotales d'un saint Fourier de Mattaincourt, d'un curé d'Ars, d'un don Bosco, d'un saint Vincent de Paul, c'est la passion du bien, la soif du salut des âmes, l'amour de Dieu et des hommes, poussé jusqu'au sacrifice absolu de tout bien-être, de toute jouissance, de toute satisfaction personnelle. Donnez-nous des prêtres comme ceux-là ; quand même ils ne seraient pas très forts en mécanique et en chimie, ils sauveront le monde, qui périclète sans eux.

Que dans les collèges, les écoles primaires, les pensionnats de jeunes filles, aussi bien que dans les séminaires, on s'attache avant tout à fortifier l'éducation chrétienne, à communiquer la flamme de la charité, à inspirer l'esprit de sacrifice qui fait les généreux citoyens et les soldats courageux comme les bonnes mères de famille. Que cet essor de la vertu trouve son point d'appui dans un enseignement sérieux de la vérité chrétienne, base nécessaire de la vie sociale et de la vie de famille, du progrès intellectuel et de la liberté politique. Que cette éducation se continue après l'école dans le patronage. Qu'elle initie le jeune homme à ses devoirs de citoyen, et lui apprenne à bien user de son droit d'électeur, et à réclamer les libertés dont notre pays est honteusement dépourvu.

On le voit, la carrière est vaste, et elle est ouverte au zèle et à l'émulation de tous ceux qui veulent se consacrer à la jeunesse. Unissons-nous pour atteindre le but, et ne nous affaiblissons pas par des critiques exagérées, qui, en jetant dans nos rangs la méfiance et le découragement, pourraient infliger à nos institutions catholiques un discrédit que nous ne méritons pas.

Encore un imprimatur
romainOn écrit à la *Vérité* de Paris :

Rome, 16 juillet.

Les américanistes ont fait annoncer dans leur presse et spécialement dans les journaux libéraux de Rome, que leurs adversaires n'avaient qu'à bien se tenir, car sous peu Rome parlerait. Jusqu'ici leurs menaces ne semblent pas sur le point de se réaliser. Le savant maître du Sacré Palais, le R. P. Lepidi, a eu sa part de menaces américanistes pour avoir accordé l'*Imprimatur* au livre de M. Maignen. Il paraît que l'excellent religieux ne s'est guère ému de tout cela et que les menaces ne l'ont pas intimidé. Il est même impénitent et récidiviste car, en ce moment, vient de paraître à Rome une brochure qui n'a nullement l'air d'être un panégyrique de l'américanisme et, encore une fois, elle porte l'*imprimatur* du maître du Sacré Palais.

Voici des indices qui me font croire que si Rome parle, ce ne sera pas pour préconiser les idées américanistes. Après toutes les criailleries américaines contre la concession de l'*imprimatur* à M. Maignen, il est permis de supposer que le maître du Sacré Palais, qui habite le Vatican, doit être renseigné sur les dispositions qui règnent au palais apostolique.

L'opuscule que je vous signale n'a qu'une trentaine de pages et porte comme titre : *Americanismo. Risposta ad un articolo dell' "Opinione" sul P. Hecker*—Rome. Desclée-Lefebvre, éditeurs.

L'auteur, qui a voulu garder l'anonyme, commence par exprimer son étonnement de voir les journaux du parti libéral à Rome entreprendre la défense de l'américanisme et de ses nouvelles doctrines contraires à l'enseignement et à l'organisation traditionnelle de l'Eglise. En voyant une cause ainsi défendue, on a le droit de soupçonner qu'elle n'est pas bonne, car il manque de raison, celui qui veut obtenir raison par force.

L'auteur ajoute qu'il veut unir ses efforts à ceux des écrivains qui ont écrit avec une haute compétence pour défendre les vrais principes. Il montre que les américanistes en appellent au

Christ, aux apôtres, aux prophètes pour défendre leurs nouveautés, mais ne pourraient-ils pas être rangés dans la catégorie de ceux dont il est dit par saint Jean : *multi pseudo-prophetae exierunt in mundum!*

Au temps de saint Paul, les gnostiques prêchaient les fausses doctrines en se piquant d'être de grands savants et en dédaignant les autres chrétiens comme ignorants et grossiers. Les nouveaux gnostiques veulent aussi en appeler au progrès de la science, dont ils ont fait une idole, et veulent tout expliquer selon leur caprice ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient dans l'erreur, car ils sacrifient le dépôt de la foi aux exigences d'une science hautaine.

L'auteur entre ensuite dans les détails et répond directement à l'article : "Le P. Hecker est-il un saint ?" publié le 25 juin dans l'*Opinion*, journal libéral, organe officieux de M. di Rudini.

L'*Opinion* avait affirmé que cette question du P. Hecker a divisé les catholiques en deux camps : les uns veulent le renouvellement religieux, les autres plus nombreux sont fidèles au conservatorisme.

On démontre que cette question du P. Hecker n'a pas pris une extension telle et qu'au fond la majeure partie des catholiques l'ignore ou ne s'en préoccupe pas. Même en Amérique elle est inconnue, et, s'il y a controverse entre les catholiques américains des Etats-Unis, elle se réduit encore à un chiffre assez minime. Les novateurs sont donc, grâce à Dieu, une minorité infime en face du catholicisme.

L'auteur montre comme quoi tous les hérétiques ont commencé par être des novateurs. Vouloir attirer dans le sein de l'Eglise les dissidents, mais à condition de la transformer, ce n'est plus les attirer dans l'Eglise catholique, mais dans une église spéciale autre que celle qui conserve le dépôt des traditions apostoliques et s'abstient de toute nouveauté profane. L'auteur expose ensuite que les vrais catholiques ne sont pas divisés par la question de l'américanisme, il rétablit l'histoire vraie de la sortie du P. Hecker de la congrégation des rédemptoristes, et examine les principes des paulistes et de leurs adhérents.

LE CANADA EN FRANCE

Il fait toujours plaisir de voir les journaux de l'ancienne mère-patrie s'occuper de notre pays ; mais on voudrait les voir mettre plus de justesse dans leurs appréciations de la politique canadienne.

L'*Univers-Monde* est particulièrement exposé à porter sur nos affaires des jugements peu équitables et à donner sur nos hommes politiques des renseignements inexacts.

Nous avons eu, plus d'une fois, le devoir de relever des inexactitudes commises par l'*Univers* à notre sujet ; ce devoir nous incombe encore aujourd'hui.

Dans son numéro du 22 juillet figure une longue lettre du Canada datée de Québec, le 9 juillet.

On y trouve d'abord un éloge fantaisiste de feu sir Adolphe Chapleau ; un

éloge enthousiaste que ne tempère aucune réserve nécessaire. Et, pourtant, s'il est permis d'admirer chez cet homme politique les dons qu'il avait reçus de Dieu, il est impossible de louer, sans de très fortes restrictions, l'usage qu'il en fit.

L'ensemble de la vie, tant privée que publique, de feu M. Chapleau n'est pas une vie qu'un journaliste catholique, véridique et consciencieux, puisse proposer comme modèle à la jeune génération. Cet homme politique a eu, sans doute, la grâce inappréciable de conserver la foi et de faire une bonne mort — autant que les hommes peuvent en juger —. Mais son œuvre laisse terriblement à désirer.

Dans notre article du 25 juin, intitulé : *Occasions manquées*, nous avons montré comment cet homme si bien doué aurait pu, en deux occasions mémorables, être vraiment utile à sa race. Ces deux occasions, il les a manquées misérablement.

Mais l'œuvre de sir Adolphe Chapleau est entachée non seulement de péchés d'omission, mais aussi, et surtout, de péchés de commission.

Il a plus contribué que tout autre chef conservateur à libéraliser son parti. Demandez à M. Chapais, dont le conservatisme est à l'abri de tout soupçon, s'il n'en est pas ainsi ?

Il a aussi profondément divisé ce parti ; ce qui ne serait certes pas un mal si, sur les débris de l'ancien parti conservateur, il avait constitué, comme il aurait pu le faire, un Centre, un groupe de patriotes ayant pour mission de défendre envers et contre tous les intérêts catholiques et canadiens-français. Il n'en a rien fait. Il a tout simplement gâté le parti conservateur.

Le correspondant de l'*Univers* dit, en parlant de la carrière politique de M. Chapleau à Québec : "Durant deux sessions, il fit au gouvernement Joly de Lotbinière une lutte tellement énergique que ce dernier démissionna au mois d'octobre 1879".

Si l'auteur de la lettre à l'*Univers* habite réellement le Canada, il ne peut ignorer de quelle façon le gouvernement Joly est tombé. Ici personne n'ignore que c'est tout simplement parce que M. Chapleau avait réussi à détacher du cabinet libéral cinq de ses partisans, en leur promettant places et portefeuilles.

Certes le ministère Joly, qui avait inauguré son règne en achetant, de la même façon, sa majorité d'une voix, méritait de tomber par la trahison ; mais cela ne rend pas plus glorieux l'exploit de M. Chapleau. Cette époque fut une époque de honte pour les deux partis politiques.

Le correspondant nous assure ensuite que le règne de M. Chapleau à Québec "fut brillant et fructueux". Fructueux pour lui-même, sans doute ; car entré dans la politique pauvre comme un rat d'église il a su y amasser une fortune.

Or celui qui s'enrichit dans la politique doit s'attendre à voir de terribles soupçons planer sur lui. Son prestige personnel baissera à mesure que son tas d'écus montera.

M. Chapleau ne fit pas exception à la règle.

La vente scandaleuse du chemin de fer du Nord à son ami intime, M. Sé-

nécil ; vente qui souleva l'indignation des meilleurs éléments du parti conservateur ; vente qu'il ne put effectuer qu'en ayant recours à des procédés fort louches ; cette vente, disons-nous, qui fut le seul acte vraiment important de sa carrière politique, fut le point de départ de la fortune pécuniaire de M. Chapleau, mais aussi le point de départ de sa déchéance politique. On continua à admirer ses talents, mais on n'eut plus confiance en lui.

"En 1882, poursuit le correspondant de l'*Univers*, jugeant son parti suffisamment consolidé dans la province de Québec, il démissionna pour aller exercer ses talents sur une plus vaste scène et entra dans le cabinet fédéral."

La vérité, c'est que M. Chapleau s'est réfugié à Ottawa parce que la position n'était plus tenable pour lui à Québec.

A Ottawa il eut à subir de terribles humiliations. Il est de notoriété publique qu'il ambitionnait un portefeuille important, celui des chemins de fer et canaux ; il voulait un ministère qui eût un fort budget. Et sir John Macdonald, qui le connaissait et le redoutait, qui n'était certes pas scrupuleux, mais qui tenait aux apparences, n'a jamais voulu lui confier le portefeuille convoité. Et s'il le gardait dans son cabinet, c'était plutôt à titre d'otage qu'en qualité de véritable collègue. Il l'estimait moins dangereux dans le ministère qu'en dehors du cabinet.

Et M. Chapleau, cela est également de notoriété publique, a constamment rongé son frein à Ottawa, et n'a pas fait autre chose.

Enfin, n'y tenant plus, il sortit du cabinet fédéral en 1892 pour entrer à Spencer Wood. Il s'y est signalé par des intrigues avec les libéraux que M. Chapais a mises naguère dans une si vive lumière.

Voilà, en abrégé, la carrière politique de M. Chapleau. Il est difficile d'y trouver quelque chose à admirer.

Pour justifier son admiration, le correspondant de l'*Univers* est obligé de recourir à de pures inventions. Il nous apprend que M. Chapleau introduisit au pays le Crédit foncier franco-canadien "qui a soustrait l'agriculteur à la griffe des usuriers en faisant tomber le taux de l'intérêt hypothécaire à 2 pour cent."

C'est incroyable qu'un journal sérieux ouvre ses colonnes à de pareilles blagues, qu'on nous passe l'expression. Tout le monde ici sait que le taux de l'intérêt hypothécaire, dans la Province de Québec, est encore à l'heure actuelle, généralement, de 5 à 6 pour cent. Un prêt sur hypothèque à 2 pour cent doit être chose inouïe, puisque nos caisses d'économie et nos banques payent 3 pour cent d'intérêt sur les dépôts qu'elles reçoivent ! Et le Crédit foncier lui-même, si nous sommes bien renseigné, prête à 6 pour cent !

Après avoir entassé près de deux colonnes d'inexactitudes sur le compte de M. Chapleau, le correspondant aborde la question scolaire manitobaine. Il va sans dire qu'il prend fait et cause pour M. Laurier, sans aucune réserve. Il approuve sa tentative de faire payer à M. Greenway la somme

de \$300,000 à même le fond mis en réserve pour les fins de l'éducation, et il blâme le Sénat d'avoir rejeté ce crédit.

Pour justifier son approbation et son blâme il s'appuie sur Mgr Bruchési qui, affirme-t-il, a déclaré "qu'il valait mieux faire ce nouveau sacrifice."

Cette opinion individuelle de Mgr l'archevêque de Montréal est sans doute fort respectable ; mais le correspondant de l'*Univers* serait bien empêché, croyons-nous, de citer une opinion conforme exprimée par un autre évêque de la Province de Québec.

On aurait pu, peut-être, rallier à la politique de M. Laurier la masse des catholiques désintéressés et indépendants, y compris les autres archevêques et évêques de la Province de Québec, si l'on avait pu montrer quelque chose de tangible en retour de ce "nouveau sacrifice". Mais le correspondant trompe sciemment les lecteurs de l'*Univers* en leur parlant des "réparations partielles qu'on offrait" aux catholiques et en déclarant "qu'on n'aurait pas dû refuser au gouvernement (manitobain) les moyens pécuniaires de les accomplir."

Qu'il y ait eu des pourparlers officieux au sujet des écoles manitobaines, cela est certain ; mais il est également certain qu'officiellement on n'a offert aucune réparation partielle, même par simple voie administrative.

Loin de là, le gouvernement manitobain et le gouvernement fédéral ont toujours prétendu que cette question de "réparations partielles" n'avait pas même été débattue entre eux.

Et le gouvernement de Winnipeg soutient toujours que sa législation scolaire est "intangible".

Les législateurs d'Ottawa n'avaient donc devant eux aucune assurance qu'il y aurait des "réparations partielles". Ils n'avaient aucune promesse, à ce sujet, soit officielle, soit officieuse. Des *on-dit* vagues, des articles de journaux, voilà tout ce qu'il y avait alors pour justifier le "nouveau sacrifice" qu'on leur demandait ; voilà tout ce qu'il y a pour le justifier encore aujourd'hui.

Le parlement fédéral n'avait pas même l'assurance que les \$300,000 seraient appliqués par le gouvernement Greenway aux fins de l'éducation. On lui *disait*, en votant cette somme, de l'affecter aux écoles publiques, mais il n'y avait aucune sanction à cette mise en demeure.

Une fois en possession du magot, M. Greenway en aurait pu faire des choux et des raves.

Non seulement rien ne l'obligeait — pas même une promesse — à en attribuer une partie aux écoles catholiques ; mais il n'était pas même contraint d'employer cette somme pour des fins scolaires quelconques.

Voilà ce qu'il aurait fallu dire pour présenter aux lecteurs français, sous son véritable jour, la dernière phase de la question scolaire manitobaine.

Monsieur l'abbé J.-S. White, chancelier de l'archidiocèse d'Oregon city, décédé le 11 juillet dernier, à Salem, Oregon, était membre de la société d'une messe, section provinciale.

Archevêché de Québec,
4 août 1898.

B.-PH. GARNEAU, ptre,
Secrétaire.

SCIENCE MODERNE

Une "leçon de chose" vient de nous être donnée aux Etats-Unis.

C'est même une leçon de plusieurs choses.

D'abord, nous pouvons admirer, encore une fois, les beautés de la science moderne; de cette science qu'il faut cultiver, devant laquelle il faut se prosterner, qu'il faut adorer pour avoir le droit de vivre dans ce siècle de lumière.

Ensuite, il nous est donné de toucher du doigt l'excellence de cette éducation *pratique* dont nous entendons tant parler de nos jours; de cette éducation qui rend ceux qui la reçoivent si aptes à soutenir le *struggle for life*, qui les fait réussir dans les affaires comme malgré eux, qui produit un nombre incalculable de *business men* plus fins, plus rusés, plus adroits les uns que les autres.

Enfin, il nous est permis de constater l'effet moralisateur de ce même enseignement *pratique* qui, tout en développant chez l'individu la faculté de faire beaucoup d'argent, lui inspire la plus grande délicatesse sur les moyens à prendre pour arriver à la fortune.

Voici maintenant l'affaire telle que nous la raconte le *Herald*, de New York, en date du 31 juillet.

Un certain ministre de la secte des baptistes, le Rev P.F. Jernegan, voulut un jour s'enrichir; non pas pour pouvoir, par ce moyen, étendre ses opérations dans "la vigne du Seigneur"; mais, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres que publie le *Herald*, pour satisfaire ses passions. "Money and lust have been the two most vexing problems of my life. I see how both may be solved — Amour de l'argent, amour des plaisirs charnels, voilà les deux tourments de ma vie, et je vois un moyen de satisfaire l'un et l'autre".

Et le Rev. Jernegan se mit à inventer un moyen de faire de l'argent. Il le trouva.

Un bon jour, les journaux, toujours véridiques, annoncèrent que le Rev. Jernegan avait découvert un procédé merveilleux pour extraire l'or de l'eau de mer, en quantités énormes. Le procédé était peu dispendieux, mais c'était un secret, bien entendu.

Des capitalistes furent alléchés, et se présentèrent pour mordre à l'hameçon. Mais c'étaient des *business men* qui avaient reçu une éducation très *pratique*. De telles gens ne prennent pas des vessies pour des lanternes même quand ce sont des ministres de l'Évangile qui les font voir. On ne mystifie pas un *business man* des Etats-Unis. La crédulité naïve n'existe que dans les pays du moyen âge où l'on fait encore des études classiques.

Donc, nos capitalistes se présentèrent à l'appel du Rev Jernegan, mais en rusés compères qu'ils étaient, ils exigèrent des garanties de l'authenticité de l'invention; ils voulurent voir ça de près et par eux-mêmes.

C'est parfait, dit Jernegan. Venez!

Et il les installa dans une petite bicoque en bois construite sur un flot rocaillieux de Narragansett Bay où il faisait ses expériences. Voici la boîte dans laquelle, au moyen d'un peu de mercure et d'un courant électrique, savamment appliqué, j'extrahis l'or de

l'eau de mer, leur dit-il. Examinez la boîte, mettez-y le mercure que vous avez vous-même apporté; puis submergez la machine, et attendez quelques heures.

Et il fut fait ainsi.

Nos capitalistes, hommes pratiques, passèrent toute une nuit de février à grelotter dans les brumes de Narragansett Bay; mais ils étaient heureux, car tout en favorisant le développement de la science moderne ils allaient faire un bon placement.

Le lendemain matin on retira la boîte sur laquelle les capitalistes avaient veillé toute la nuit, qu'ils avaient examinée avec soin avant de la submerger et dans laquelle ils avaient eux-mêmes mis leur propre mercure.

O grandeur de la science moderne! Le mercure était fortement saturé d'or! L'épreuve était décisive, toute possibilité de mystification étant écartée.

L'affaire fut donc lancée. Une compagnie à fonds social fut constituée (*limited*, cela se comprend). Des capitaux abondants furent versés dans la caisse, surtout les économies des petites bourses. Le Rev Jernegan fut nommé vice-président de la compagnie et aussi le gérant; car lui seul ayant le secret du procédé pouvait faire rendre aux flots amers les trésors qu'ils recèlent.

Tout marchait à merveille. On avait construit des usines considérables à Lubec, Etat du Maine. Des lingots d'or extraits de l'eau de mer — sea water bars — furent envoyés aux banques qui les acceptèrent sans difficulté.

Le stock de l'Electrolytic Marine Salts Company se vendit comme des petits pains chauds. La science moderne triomphait encore une fois.

Puis, tout à coup, crac! Le teneur de livres de la compagnie, le gérant de la compagnie, le Rev Jernegan, et un ami intime de ce dernier, un certain Fisher, disparurent un bon matin. Et avec leur disparition, les boîtes de l'Electrolytic Marine Salts Company ne rendaient plus que des algues, des varechs et des goémons.

On se mit à chercher et l'on découvrit le pot aux roses.

Le procédé du Rev. Jernegan était d'une simplicité merveilleuse: Son associé Fisher, un plongeur habile, descendait, la nuit, au fond de la mer et mettait dans les boîtes l'or qu'on en extrayait le lendemain matin!

C'est lui qui, pendant que les capitalistes grelottaient dans les brumes de Narragansett Bay, avait remplacé le mercure de ces hommes pratiques par son mercure à lui, ou plutôt à Jernegan, soigneusement saturé de paillettes d'or.

Ce n'est pas plus difficile que cela. Vous pouvez extraire de l'eau de mer la quantité d'or que vous désirez: il s'agit seulement de faire mettre dans votre boîte la quantité que vous voulez en retirer pour éblouir des *business men* convenablement formés par la glorieuse éducation pratique de nos jours.

PROPOS DU JOUR

Le 2, le 3 et le 4 août avait lieu, à la Trappe d'Oka, la réunion annuelle des missionnaires agricoles des différents diocèses de la Province. Les missionnaires agricoles, on le sait, sont des prêtres désignés par l'Ordinaire pour s'occuper tout spécialement des intérêts agricoles d'une région. Ils s'appli-

quent à populariser les meilleures méthodes de culture et à faire aimer la vie des champs. Et tous les ans ils se réunissent pour s'instruire et s'encourager mutuellement. C'est une excellente institution.

A la dernière réunion des missionnaires agricoles ont assisté, nous le constatons avec grand plaisir, l'honorable premier ministre de la Province, et son collègue, l'honorable secrétaire de la Province. C'est de bon augure. Le Très Rév. Père Abbé d'Oka, Dom Antoine, a présidé la réunion et a souhaité la bienvenue à ses hôtes en termes excellents. L'honorable M. Marchand a dit, en réponse, de fort bonnes choses, louant sans réserve l'œuvre des missionnaires agricoles. Puis sont venus les conférenciers qui ont traité plusieurs questions pratiques; et ensuite il y a eu des discours, entre autres, par M. le G. V. Racicot, l'honorable M. Robidoux, M. Bourassa, M. P. M. Gigault, assistant commissaire de l'agriculture, M. Boron, directeur de l'École d'Agriculture d'Oka, etc. En somme, excellente réunion, bien que, comme l'a dit M. Robidoux, on doive regretter qu'un auditoire plus nombreux n'ait pas assisté à ces séances.

Cette œuvre des missionnaires agricoles est une des plus belles de notre province; et elle répond à un de nos plus pressants besoins. Le grand fléau de notre pays, comme de tous les pays, c'est le déclassement. Nos jeunes gens des campagnes abandonnent la vie des champs pour s'entasser dans les villes. C'est un des résultats du soi-disant *progrès moderne*: on veut du bruit et du mouvement. Il faut réagir contre ce courant néfaste en travaillant à faire comprendre aux classes agricoles qu'elles ont de beaucoup la meilleure part de la vie et qu'elles doivent la garder. Notre clergé s'est mis en tête de ce mouvement de réaction salutaire. Il faut lui en savoir gré.

De la réunion des missionnaires agricoles à la réunion des instituteurs la transition est facile. A Oka et à Halifax, il s'est agi de l'instruction du peuple; et à Halifax comme à Oka il a été question du grand fléau moderne: le déclassement. M. l'abbé Rouleau, principal de l'École Normale Laval, a dit des choses excellentes à la réunion des instituteurs. Il s'est élevé avec force contre l'*uniformité* dans l'enseignement primaire, contre la manie moderne de donner aux enfants des campagnes et aux enfants des centres industriels, une formation identique. "L'instruction doit convenir, a-t-il dit, au milieu dans lequel vit et doit vivre la masse des enfants."

On veut des réformes dans l'enseignement primaire: voilà la vraie réforme, la seule nécessaire, la seule possible. Qu'on simplifie les programmes pour les écoles rurales, c'est-à-dire pour les écoles de l'immense majorité de notre population. Qu'on les simplifie et qu'on les fortifie, en même temps. D'abord et surtout, une solide formation religieuse et morale. C'est la base essentielle de toute éducation. Puis, pour la partie profane, la lecture, l'écriture et le calcul; et que tout le reste tende à former des *agriculteurs*, non point des teneurs de livres, des commis, ou des industriels.

M. l'abbé Rouleau a dit avec infiniment de raison: "Aussi est-il souverainement regrettable que les brevets de capacité confiés aux instituteurs des campagnes et des villes de toute une province, soient la sanction d'examens subis sur les mêmes matières, et que les programmes scolaires soient les mêmes pour toute une province. C'est la cause principale de l'encombrement des professions libérales, du commerce et de l'industrie. Il serait étonnant qu'on obtint d'autres résultats". Tout cela est d'une vérité saisissante. M. l'abbé Rouleau a touché du doigt la *vraie cause* de la grande plaie moderne: la dépopulation des campagnes et l'encombrement des villes. Cette cause, c'est une fausse éducation dans l'école primaire. Vous voulez des réformes. Encore

une fois, voilà la seule réforme nécessaire.

Donnons aux enfants des campagnes un enseignement adapté à leur état: Voilà tout le secret. Faisons aimer et respecter l'agriculture, dès leur bas âge, à ceux qui, plus tard, doivent être des agriculteurs. Que l'école élémentaire des campagnes ait pour but de former d'abord des chrétiens, ensuite des citoyens dont chacun se dira: Mon ambition, c'est d'être un bon cultivateur, non point un commis, un marchand, un industriel, un médecin ou un avocat. Soyons-en convaincus, une telle formation élémentaire des classes rurales n'étoufferait pas les vocations religieuses et n'empêcherait pas les grands talents de percer et de parvenir aux sommets de la société; bien loin de là.

"Que les leçons de lecture, dit encore M. le Principal, roulent sur la noblesse, la tranquillité, l'indépendance, la sécurité de l'agriculture, à tous les points de vue; sur les moyens de rendre la terre féconde, sur l'économie agricole et domestique, sur les plaisirs réels et sains de la vie des champs, sur les résultats obtenus par des cultivateurs intelligents, sur la culture et l'usage des plantes qui conviennent à la région, sur le tissage, l'industrie laitière, l'élevage des bestiaux, etc. etc." Encore une fois, vous voulez des réformes, un enseignement plus *pratique*. Voilà votre affaire, messieurs les réformateurs! Mettez-vous y avec ceux qui travaillent déjà à cette réforme.

Les soldats américains trouvent que l'île de Porto Rico est un vrai paradis terrestre. Le pays est prospère, les chemins sont magnifiques — on n'en voit pas de semblables aux Etats-Unis — et les habitants sont contents et heureux. Cela indique clairement, dit le *New World*, que le régime espagnol n'est pas une chose aussi néfaste qu'on le prétend. Et le *Church Progress* fait remarquer que sans les guerres civiles qui l'ont dévastée, l'île de Cuba serait dans un état également florissant et prospère.

Les dépêches nous apprennent que les relations diplomatiques entre le gouvernement de Londres et le gouvernement de Saint-Petersbourg sont fort tendues et qu'un recours aux armes entre dans la catégorie des choses possibles. La Russie veut mettre un frein aux ambitions de l'Angleterre en extrême Orient et restreindre sa sphère d'influence. Naturellement, le lion britannique n'aime pas à être dérangé par l'ours moscovite. De là le conflit. Laquelle de ces deux redoutables puissances reculera?

La législature d'Ontario est en session depuis le commencement du mois. Notre compatriote, M. Alfred Eanturel, a été réélu speaker. Vive discussion sur le projet du gouvernement de légiférer sur le droit de vote des *election constables*. Il paraît que huit partisans du cabinet doivent leur élection aux votes de ces employés. Si les tribunaux déclarent ces votes irréguliers, ce sont les candidats de l'opposition qui recevront le mandat, et le cabinet Hardy sera en minorité. De là une tentative de légiférer de façon à empêcher les candidats conservateurs de prendre le mandat si les votes des *constables* sont écartés. Le gouvernement voudrait que l'élection fût annulée, simplement. L'opposition crie au scandale et les partisans du gouvernement répondent que M. Whitney et ses amis voudraient arriver au pouvoir grâce à ce que les anglais appellent *technicality*, une simple affaire de forme.

Le congrès eucharistique de Bruxelles

Du mercredi 13 juillet, au dimanche 17, s'est réuni, à Bruxelles, le XI^e Congrès eucharistique international présidé par LL. EEm. les cardinaux Goossens et Vannutelli, présidents d'honneur et Mgr Doutreloux, président actif, entourés d'un grand nombre d'évêques, de prélats romains et d'abbés mitrés. S. Em. le cardinal Vincenzo Vannutelli était venu de Rome avec mission de représenter Sa Sainteté Léon XIII. Un certain nombre de prêtres et d'hommes d'œuvre étaient venus de France. Citons M. le vicomte de Damas, M. le comte de Nicolaï, M. de Pèlerin, secrétaire général du Comité permanent, les RR. PP. Tesnières et Durand, des Pères du Très Saint-Sacrement. Les réunions ont été très suivies et très intéressantes.

Ces réunions auxquelles assistait un grand nombre de personnes étaient suivies chaque soir de magnifiques cérémonies dans la collégiale de Saint-Michel et de Sainte-Gudule, magnifique monument du XIV^e siècle aux splendides verrières. Le R. P. Janvier, supérieur des Dominicains de Flavigny ; le R. P. Coubé, de la Compagnie de Jésus ; M. l'abbé Lenfant, des missionnaires diocésains de Paris, ont prononcé de très éloquents sermons.

Le dimanche a été le jour du triomphe de l'Eucharistie. Après la Messe pontificale chantée par S. Em. le cardinal Vannutelli, une splendide procession s'est déroulée dans les rues de Bruxelles. On y comptait environ 8000 hommes suivant le cortège, précédés de leurs bannières, drapeaux et gonfalons aux riches couleurs, au nombre de plus de trois cents. Trente-quatre évêques et abbés portant la mitre et la crosse, de nombreux prélats romains, des centaines et centaines de prêtres et de religieux entouraient le Saint-Sacrement.

La bénédiction solennelle, donnée sur la grande place de Bruxelles, offrait un spectacle inoubliable. Les riches monuments qui la décoraient, les bannières, les châsses d'or, les ornements sacrés, le déploiement des forces militaires, tout cet ensemble était vraiment grandiose.

L'ostensoir du Très Saint-Sacrement de miracles fut porté successivement par le cardinal Vannutelli et par le cardinal Goossens.

Sa Sainteté Léon XIII, a honoré le président du Congrès, Mgr Doutreloux, du bref suivant :

A Notre Vénérable Frère Victor-Joseph, Evêque de Liège.

Vénérable Frère,

Salut et bénédiction apostolique,

Le peuple belge doit être au premier rang quand il s'agit d'exalter le culte de la sainte Eucharistie. Ce qui le prouve tout d'abord c'est cette ardeur de la foi qui chez lui, malgré les vains efforts des ennemis de la religion, est demeurée pendant tant de siècles et demeure encore dans la même faveur.

Mais combien plus l'y oblige la gloire de ses ancêtres, gloire unique, dont l'histoire conservera le légitime souvenir, tant que l'Eglise du Christ restera debout.

En effet, tandis que les hérétiques et surtout Bérenger attaquaient l'auguste Sacrement, Dieu accorda à vos aïeux l'insigne faveur, que sur les pas de Julienne de Cornillon, divinement inspirée, ils fussent les premiers, donnant ainsi l'exemple aux autres nations, à rendre à la sainte Eucharistie les honneurs publics, à célébrer la fête appelée : *Corpus Christi* et à créer l'usage de porter en grande pompe l'auguste Sacrement à travers les rues des villes.

C'est là pour vous un juste titre de gloire ; aussi est-ce avec raison que vous avez décidé de convoquer à Bruxelles un congrès eucharistique afin d'augmenter partout la piété des catholiques envers le sublime mystère de la charité divine.

Ce congrès sera couronné du plus heureux succès : la sagesse des vénérés prélats présents en grand nombre à cette solennité nous en donne la ferme persuasion, ainsi que l'empressement des fidèles et des dames de l'Adoration perpétuelle, qui se distinguent par leur zèle pour l'accroissement de la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Et Nous, voulant donner plus d'éclat à cette assemblée, Nous avons voulu députer auprès de vous Notre cher fils Vincent Vannutelli, cardinal du titre de Saint-Sylvestre *in capite*.

Par le présent Bref, Nous louons de nouveau votre entreprise et, en preuve de Notre bienveillance, comme aussi pour attirer sur vous les dons célestes, Nous accordons la bénédiction apostolique à vous, vénérable frère, à ceux qui prendront part au congrès et à la nation belge tout entière.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 5 juillet de l'an 1898, de Notre pontificat le vingt-et-unième.

LÉON XIII, PAPE.

Le socialisme en Allemagne

(Du *Messenger du Cœur de Jésus*, de Toulouse.)

Va-t-on se rassurer en considérant que les nations voisines sont plus ou moins rongées du même mal ? Il est certain que, si le malheur des autres pouvait nous guérir, nous trouverions autour de nous de quoi nous consoler.

L'Allemagne vient d'avoir, comme la France, ses élections législatives. Là aussi se manifeste, d'une façon alarmante, la marche en avant du parti socialiste. " Nos adversaires sont foudroyés ", s'écrie son principal organe, le *Vorwärts* de Berlin, en célébrant la victoire de ses amis (1). De son côté, la presse libérale est contrainte de reconnaître que les sièges conquis par les socialistes sont, pour ainsi dire, autant de postes à jamais perdus pour les libéraux. Aussi n'y a-t-il qu'un cri dans toute la presse de ce parti, à l'exception des progressistes : c'est que toutes

(1) Voici, d'après les documents officiels allemands, la statistique de votants aux élections législatives au Reichstag, le 16 juin dernier :

Nombre des électeurs inscrits.....	11,200,000
Nombre de votants.....	7,600,000
Les socialistes ont obtenu 2,120,000 suffrages	
Le centre catholique.....	1,333,000

Les autres groupes qui ont compté le plus d'électeurs, sont : les conservateurs, 900,000 ; les nationaux-libéraux, 1,600,000 ; et la gauche radicale, 500,000.

les fractions des partis conservateurs doivent marcher d'accord pour combattre la marche envahissante de la Révolution sociale.

" Malheureusement, lisons-nous dans le *Bulletin des corporations*, en dehors des partis catholiques de l'Empire, les éléments de cette résistance font défaut, et c'est précisément le symptôme le plus grave des périls de l'avenir. La géographie électorale de l'Allemagne se confond à peu près avec sa géographie religieuse. A part quelques exceptions, les pays catholiques restent à peu près indemnes du socialisme : celui-ci ne fait de conquêtes sérieuses que dans les pays irrégieux ou de confession protestante. "

C'est ce que confirme, chiffres en mains, l'un des correspondants de la *Liberté* (de Fribourg), en donnant, comme fait significatif des élections de 1898, le progrès rapide du socialisme dans les contrées protestantes, et l'arrêt ou la diminution de ce parti dans les villes et campagnes catholiques :

" Les suffrages donnés aux socialistes ont diminué dans les pays rhénans catholiques, ainsi que dans la Westphalie, tandis qu'ils ont augmenté d'une manière effrayante dans toute la Prusse protestante et dans la Saxe. Depuis les dernières élections, en 1893, les voix socialistes ont augmenté, dans l'Empire, de plusieurs centaines de mille ; le parti de la destruction sociale compte maintenant 2,600,000 électeurs.

" Dans le Grand-Duché de Bade, les voix socialistes ont aussi diminué dans les contrées vraiment catholiques, tandis qu'elles se sont accrues de 13,000 dans les arrondissements protestants et libéraux. Dans la ville de Fribourg-en-Brigau, la troisième du Grand-Duché par le chiffre de la population, le socialisme a reculé de 230 voix, tandis que Carlsruhe, Mannheim et Pforzheim ont, pour la première fois, une majorité socialiste.

" Dans le Wurtemberg, le Centre a gagné 13,795 voix, tandis que les socialistes ont perdu des milliers de voix dans les arrondissements catholiques ; au contraire, dans les arrondissements protestants les voix du parti socialiste ont augmenté de 19,607, et la capitale a été conquise.

" Le même résultat est constaté en Bavière. Là où le catholicisme a la prépondérance, le nombre des suffrages socialistes a diminué, tandis que là où le protestantisme est prépondérant, le socialisme a fait des progrès. "

M. Bebel, chef des socialistes, avait donc bien raison de dire, il y a cinq ans : " La démocratie sociale n'a qu'un seul adversaire sérieux, c'est le catholicisme " ; et le député socialiste Segnitz a pu répondre, cette année, au député Heim, du Centre, à la Chambre de Munich : " Messieurs du Centre ! nous vous faisons ce compliment que, sans aucun doute, c'est vous qui êtes nos adversaires les plus dangereux, et que le dernier combat décisif sera entre vous et nous. "

Les récentes élections ont montré la vérité de cette parole. Le libéralisme est en baisse dans toute l'Europe et fait place à l'un des deux partis qui ont l'avenir : le catholicisme ou le socialisme.

Aux catholiques donc, conclut la *Liberté*, est dévolue la mission d'être de nouveau le levain pour la restauration, comme, aux premiers siècles, ils christianisèrent le monde païen. Quant aux devoirs qui s'imposent maintenant à eux, il nous semble que les catholiques français auraient à tirer quelque profit des lignes suivantes :

" Avant tout, ils doivent être unis ; le

Centre allemand donne l'exemple de l'union aux catholiques des autres pays ! De plus, notre peuple doit être éclairé sur les questions du jour ; le clergé a la mission de tendre la main au peuple sur le terrain social, et de se montrer par les actes l'ami sincère du pauvre et de l'ouvrier. Le monde ouvrier est devenu un terrain de mission où il y a une multitude d'âmes à sauver.

" Mais où ces hommes vaillants du Centre puisent-ils leur enthousiasme et leur force ? Là où les premiers chrétiens les ont puisés : dans la fréquentation des sacrements, dans un catholicisme pratique.

" Quand on voit, par exemple, les Congrès des hommes et des jeunes gens prospérer dans les grandes villes de l'Allemagne, en groupant des milliers de membres qui s'approchent tous les mois des sacrements ; quand on voit les chefs laïques du Centre récitant leur chapelet tous les jours et même leur bréviaire, comme, par exemple, le député Gröber ; quand on a vu, l'année passée, l'enthousiasme pour leur apôtre Canisius ; alors on comprend mieux le secret de leur victoire : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra* ; c'est la foi qui remporte la victoire sur le monde. "

Honneur donc au Centre allemand et à ses électeurs, qui sont devenus un spectacle pour le monde entier, et surtout, comme l'a dit dernièrement encore l'*Observateur romain*, un exemple de foi, d'union et de discipline pour les catholiques des autres pays ! N'aurions-nous pas, en ce qui nous regarde, à nous inspirer de ce modèle ?

Réflexions sur la guerre hispano-américaine

Ces réflexions sont adressées à la *Vérité*, de Paris, par un observateur attentif qui mérite d'être entendu :

Depuis le commencement de la lutte soutenue par l'Espagne contre les Etats-Unis et les insurgés de ses colonies, un spectateur impartial ne peut qu'être profondément étonné, affligé même, de la manière inhabile dont l'a menée le gouvernement de Madrid. On ne peut, en effet, que rejeter sur le ministère espagnol actuel l'indécision dans les mouvements et le manque de suite dans les opérations déployés dès l'ouverture des hostilités, et qui mettent en péril l'intégrité du pays.

Cette guerre, dont la première phase — la plus importante, espérons-le — a été toute coloniale, nécessitait en premier lieu, un grand déploiement de forces navales, et voilà ce qui a manqué complètement à l'Espagne. Se sentant dépourvu de navires puissants à opposer à ceux de l'ennemi, le gouvernement espagnol s'est laissé aller à des indécisions qui ont aussi compromis la partie sur terre, où l'Espagne avait, certes, le dessus par le nombre et surtout par la qualité de ses troupes, à Cuba principalement.

Il saute aux yeux que c'est par leur esprit pratique et leur sang-froid, autant que par la supériorité de leur armement, que les Américains ont eu raison de leur adversaire jusqu'à ce jour, malgré de nombreuses fautes d'organisation de leur côté aussi. Une opération une fois décidée était menée à bout et exécutée sans hésitation et sans retard, avec un esprit systématique qui a fait défaut aux Espagnols plus enclins à mourir avec enthousiasme qu'à combattre avec méthode.

Le premier coup une fois frappé à

Manille, les Etats-Unis avaient déjà de plus l'avantage moral d'une victoire. A cela s'ajoutait aussi, comme nous l'avons déjà dit, la supériorité matérielle : car, par une imprévoyance inexplicable, l'Espagne n'était pas prête et incapable de lutter sur mer avantageusement, tandis que les Yankees avaient tout préparé de longue date pour porter la guerre dans ses colonies d'Amérique et d'Asie.

Dans tout ce douloureux chemin de croix de l'Espagne, on ne voit de sa part que fautes accumulées. Insouciance et imprévoyance bien étonnantes vis-à-vis de colonies menacées, qui font la richesse de la mère-patrie et lui ont coûté déjà tant de sang !

Quelle est l'idée funeste qui, aux Philippines, a pu déterminer l'Espagne à lancer sa flotte de bois pour une destruction certaine contre les formidables cuirassés de l'ennemi ? Pourquoi n'y avoir pas joint quelques vaisseaux d'un type plus moderne (comme le *Pelayo*, le *Carlos V* ou les navires de l'amiral Cervera), qui eussent pu contrebalancer les chances des Américains ? C'était du courage, dira-t-on ; mais ce genre de courage n'est plus de l'héroïsme : c'est de la folie, qui porte des fruits funestes. Pourquoi, ensuite, n'avoir pas porté secours aux garnisons de l'archipel avant l'arrivée des expéditions de San Francisco ? Le temps employé à Madrid en hésitations, le fut plus utilement à Washington : on agit en assurant la nouvelle conquête. Mais pourquoi enfin, a-t-on, bien trop tard, après d'interminables peut-être inutiles manœuvres, envoyé l'escadre de l'amiral Camara, et pourquoi, à peine eut-elle traversé le canal de Suez, reçut-elle l'ordre de rebrousser chemin, payant ainsi doublement le passage et témoignant une fois de plus de l'indécision à Madrid ?

Tout cela restera inexplicé probablement, car la politique a ses mystères, surtout en temps de guerre.

Passons cependant à Cuba, et nous verrons dans toute l'opération de la défense de cette île un manque de tactique, non moins funeste et non moins étonnant.

D'abord, on s'étonne que le contre-amiral Cervera n'ait pas, à la tête de ses croiseurs cuirassés, supérieurs en vitesse aux lourds vaisseaux de Sampson, cherché à bombarder ou au moins à menacer un port quelconque des Etats-Unis ; y fût-il resté avec son escadre, il aurait toujours débloqué Cuba, en rappelant d'urgence la flotte ennemie pour la défense des côtes, et ce laps de temps, si court fût-il, aurait suffi à ravitailler la Perle des Antilles (en combinant avec la flotte, les mouvements des navires marchands espagnols), et à retarder le débarquement des troupes concentrées à Tampa, les seules mobilisées.

Une fois "mis en bouteille" dans la baie de Santiago, pourquoi Cervera reçut-il l'ordre de sortir à tout prix—il l'a affirmé et on ne peut suspecter ce loyal marin—de ce refuge si sûr et de courir à une perte certaine ? La destruction de l'escadre a fait faire un pas décisif à la conquête de Cuba par l'Amérique. Et quelle imprévoyance de n'avoir pas muni de grosse artillerie des vaisseaux destinés à se battre ! Avec ses petites pièces, l'amiral espagnol a pu à peine riposter, et pour la

seconde fois depuis le début de cette guerre, on a vu une flotte en détruire entièrement une autre sans perdre beaucoup d'hommes et pas un seul navire ! Que de morts glorieuses achetées à bon marché ! Que de courage inutile !

Et voici que Santiago capitule au moment où les troupes des assiégeants sont atteintes du vomito negro, qui les eût sans doute forcées à reculer. Si ce n'est ni la faim, ni la soif, ni le manque de munitions qui force le général Torral à se rendre, c'est apparemment un ordre venu de Madrid. Cervera étant sorti et anéanti, on apprit que la ville était encore en état de se défendre longuement, son golfe étant inaccessible aux vaisseaux de l'amiral américain, fermé qu'il était par les batteries et par les mines immergées.

A la prière de capituler adressée au maréchal Blanco par l'archevêque, qu'émouvaient les souffrances endurées par les habitants, le capitaine général répondit qu'il fallait se souvenir que les défenseurs de Santiago étaient les descendants de ceux de Gérone et de Saragosse. En conséquence, pour suivre leur exemple, on fortifia la ville maison par maison, on fit évacuer les non combattants et on se prépara à une résistance désespérée... pour capituler trois jours après à la suite d'un long armistice. Ce changement d'idée subit peut étonner. D'autre part, cette reddition entraîne celle des garnisons stationnées à Guantanamo et dans la partie de la province cédée aux Américains. Ce sont des troupes fraîches qui ne se sont pas encore mesurées avec l'ennemi, qu'on fait capituler contre leur gré. Tout porte à croire du reste que les Yankees eussent été battus s'ils étaient venus à rencontrer les Espagnols à chances égales, car pour le courage et la valeur ceux-ci sont bien en avant de ceux-là. Mais, au reste, toute l'île n'est pas encore prise !

Les volontaires ont déclaré que si l'Espagne renonçait à Cuba, ils se battraient encore pour la lui conserver ; et l'armée, le maréchal Blanco en tête, a supplié le gouvernement de continuer la lutte jusqu'à la fin. Nous verrons ce qui en adviendra.

Maintenant nous allons tourner nos regards vers Porto-Rico, que les Américains se préparent à attaquer. Si la paix ne survient d'ici-là, cette île aura à repousser l'ennemi. Le temps n'a pas manqué au gouverneur Macias de s'approvisionner largement et de mettre l'île en état de défense.

C'est ici que les Espagnols pourraient montrer au monde qu'ils savent encore avoir de la prévoyance !

45e Congrès des catholiques allemands

Cette année-ci (la cinquantième depuis l'institution des congrès catholiques allemands), la réunion aura lieu à Krefeld du 21 au 25 août.

Krefeld ou Crefeld est une ville assez importante de la province rhénane. Elle fait partie du district de Dusseldorf et est située au nord de cette ville, dans la région populeuse et industrielle où se trouvent également Essen (des canons Krupp), Duisburg, Ruhrort, Gladbach, Elberfeld.

On y est à peu de distance de la frontière hollandaise.

Le comité local de Krefeld a adressé une invitation aux catholiques allemands en vue du prochain congrès.

Nous y lisons : " Le quarante-cinquième congrès tombe dans une année jubilaire. Un demi-siècle s'est écoulé, riche en bouleversements et changements de toute sorte, mais particulièrement fertile en fruits excellents sur le terrain religieux de l'Allemagne, depuis l'année révolutionnaire de 1848. Tout à l'encontre des intentions des auteurs du mouvement révolutionnaire, l'année rouge a donné au catholicisme un magnifique essor, et l'Allemagne catholique lui doit ce qu'elle n'a pu donner à l'Allemagne politique : l'union.

" De même que les catholiques de toutes les régions allemandes ont été unanimes, à cette époque de désordre, à se montrer les plus fidèles sujets, les plus inébranlables soutiens des trônes menacés, ainsi, faisant un usage prudent et modéré des libertés conquises, se sont-ils créés, sous la forme d'assemblées générales ou congrès (le premier eut lieu à Mayence du 3 au 6 octobre 1848) un organe durable pour la défense de leurs intérêts propres, pour le développement des principes catholiques sur le terrain de la science, de la littérature et des beaux-arts. Du premier congrès catholique date l'essor de la vie catholique en Allemagne. Au milieu de graves luttes et difficultés, même en pleine tourmente de persécution, les catholiques allemands n'ont cessé de progresser et ils ont démontré l'équivalence de leurs travaux dans tous les domaines, que l'accusation d'infériorité est depuis longtemps dénuée de tout fondement."

Périlleuse nouveauté

(De la *Vérité*, de Paris.)

Sous ce titre : " *Les religieuses enseignantes et les nécessités de l'apostolat* ", une novatrice, qui signe Mme Marie du Sacré-Cœur, religieuse de Notre-Dame, a publié, naguères, un livre où elle expose un projet destiné, d'après elle, à combler une grave lacune dans l'enseignement des jeunes filles en notre temps.

Patronnée par deux abbés, qui ont eux-mêmes une réputation de novateurs plus hardis que sages, MM. Naudet et Frémont, elle ambitionne de persuader aux congrégations religieuses comme aux familles chrétiennes que tout est perdu, ou le sera bientôt, pour l'éducation catholique des jeunes filles en France, si, à l'imitation de ce qu'a fait l'Etat pour l'enseignement laïque des jeunes filles, on ne se met en mesure de fonder une vaste école normale dans des conditions toutes nouvelles, pour assurer le recrutement des maîtresses nécessaires à maintenir le niveau de l'enseignement religieux dans nos maisons religieuses d'éducation.

Avant de pousser plus loin, il y aurait lieu de discuter le fait même sur lequel s'appuie un tel projet. Est-il exact qu'à l'heure actuelle les congrégations religieuses soient dénuées des moyens de former, chez elles, et sans le

secours d'une école normale, les sujets propres à l'enseignement ? L'est-il que la méthode actuellement suivie par elles soit insuffisante à obtenir pour leurs élèves, dans les examens publics, tous les succès désirables ? A cet égard, les statistiques répondent victorieusement pour tous les degrés de l'enseignement et l'on s'étonne que, malgré ces statistiques, une religieuse, emportée par le désir de faire triompher une idée préconçue, croie pouvoir dénoncer l'infériorité des établissements religieux en matière d'éducation.

Mais ce n'est pas seulement le fait initial de la thèse ainsi proposée au public qui se trouve inexact, ou pour le moins contestable. Et la conception pratique des moyens d'exécution est bien autrement bizarre.

En effet, il ne s'agit de rien moins que de rassembler, dans ladite école normale, des religieuses empruntées à tous les ordres, cloîtrées ou non, et qui, pendant tout le temps de leur formation pédagogique, abandonneront les règles de leur ordre, si entre temps elles n'ont point perdu leur vocation, quand elles seront suffisamment nourries des leçons de professeurs distingués, empruntés sans doute au monde universitaire.

Nous reviendrons plus en détail sur les multiples étrangetés que contient le livre de Mme Marie du Sacré-Cœur. En attendant, il convient de noter que, sur les instances de l'abbé Naudet ou de l'auteur, un certain nombre de Nos Seigneurs les évêques ont approuvé son initiative ou loué ses intentions. Toutefois, il ne faudrait pas croire que ces éloges soient tous sans réserves. A l'exception de Mgr l'archevêque d'Avignon qui ne paraît y voir que des avantages et presque pas de difficultés, plusieurs des prélats dont les lettres furent à l'avant-garde du livre posent des questions et indiquent des réserves.

Ainsi, Mgr l'évêque d'Agen dit à bon droit :

N'admettez-vous pas au sens un peu trop littéral les merveilles de l'éducation féminine américaine, décrite par des plumes romantiques, auxquelles d'autres, sérieuses aussi, ont répondu sur le même sujet, en baissant légèrement le ton ?

Mgr l'évêque d'Angoulême dit de son côté :

Est-ce bien seulement parce que l'instruction dans les couvents n'est plus à la hauteur, que l'on va aux lycées de filles ? Ce peut être une raison, mais ce n'est pas la seule, et ce n'est pas, je crois, la plus importante.

Et Mgr Frérot indique justement le mot d'ordre maçonnique en ces temps de laïcisation, et les contributions budgétaires de l'Etat pour faciliter aux familles l'accès dans ces établissements.

Bref, pas plus par Mme Marie du Sacré-Cœur que par Mme la comtesse d'Adhémar, dont le livre : *Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées* a devancé et préparé celui-ci, il ne nous semble prouvé que les réformes proposées correspondent à un besoin réel ou puissent être appliquées raisonnablement selon la méthode qu'elles préconisent.

Nous croyons qu'à mesure que nous entrerons plus avant dans le détail, il ne sera pas malaisé de le démontrer.

AUGUSTE ROUSSEL.

LA VÉRITÉ EST-ELLE EXAGÉRÉE ?

Nous lisons dans le *Pionnier*, de Sherbrooke, à la date du 5 août :

« Notre confrère de la *Vérité* vient d'entrer dans la dix-huitième année de son existence. Nous profitons de cette occasion pour lui offrir nos meilleurs souhaits.

« M. Tardivel, son directeur, est aujourd'hui l'une des meilleures figures du journalisme canadien. On peut lui reprocher bien des choses. Il est parfois trop entier dans ses idées et il verse assez facilement dans les extrêmes. Adversaire acharné de l'école libérale, il a largement contribué à faire l'œuvre de cette dernière par les vues outrées qu'il a entretenues sur plusieurs questions.

« Mais, avec cela, M. Tardivel est un homme de convictions et d'un caractère fortement trempé. C'est un patriote qui travaille au salut de notre nationalité avec zèle et désintéressement.

« S'il commet des exagérations, c'est par amour du bien et pour des motifs élevés.

« Il mérite l'estime et le respect universel de ses compatriotes. »

Nous croyons bien que notre confrère a voulu sincèrement être aimable à notre égard, c'est pourquoi nous le remercions de ses bonnes intentions. Mais, franchement, nous aurions mieux aimé moins de paroles flatteuses et plus de justice. Nous ne tenons pas aux compliments, mais nous attachons un grand prix à l'équité.

Il a toujours été de mode, depuis que la *Vérité* existe, de porter contre elle des accusations générales, de l'accabler de reproches amers sans rien préciser. Une certaine école ne manque jamais une occasion de parler de notre œuvre comme d'une œuvre malheureuse ; de proclamer qu'avec des intentions probablement bonnes nous faisons beaucoup plus de mal que bien ; que nous compromettons les meilleures causes par nos violences de langage, nos vues outrées, nos opinions extrêmes, nos exagérations.

Voilà la chanson qu'on nous chante depuis dix-sept ans. Savez-vous que cette mélodie-là commence à être un tantinet ennuyeuse. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Il est né : il est même déjà grand.

Pourquoi ne pas introduire un peu de variété dans ces incantations contre notre journal ?

Au lieu de répéter sans cesse que la *Vérité* se livre à des violences de langage, pourquoi n'en pas exhiber, plutôt, quelques échantillons ?

On se plaît à proclamer son œuvre malheureuse, ce qui laisse le public froid. Ne piquerait-on pas davantage l'intérêt en faisant toucher du doigt les malheurs dont elle est directement et manifestement responsable ?

Au lieu de l'accuser de verser dans les opinions extrêmes, les vues outrées et les exagérations, que ne vient pas, tout bonnement, avec quelques citations authentiques et honnêtes renfermer des opinions indiscutablement extrêmes, des vues visiblement outrées et des exagérations palpables ?

Qu'on veuille bien nous en croire, ce serait là une grande amélioration sur le procédé que nos adversaires ont toujours adopté jusqu'ici. Nous pourrions tirer quelque profit d'une critique faite ainsi sur pièces justificatives. Mis en face de nos errements, il nous serait possible de ramener nos opinions

dans de justes bornes, de dégonfler nos vues et de nous mettre au diapason de la multitude bien pensante de nos adversaires.

Dire à un homme, même avec persistance, et pendant des années, qu'il est violent, outré, exagéré, c'est travailler à l'aigrir, à l'irriter, mais non point à le corriger. Une petite preuve de vingt lignes lui fera plus de bien que dix colonnes de déclamation.

Quoi qu'en disent nos adversaires, il nous semble que peu de journaux au pays, et même à l'étranger, publient moins de gros mots que la *Vérité*, moins d'injures personnelles, moins de violences. Ce n'est pas par vertu que nous évitons la véhémence, mais par amour de l'art littéraire. A moins d'être maniée avec un talent que nous ne possédons pas, l'invective affaiblit au lieu de renforcer un écrit.

Quant aux opinions extrêmes, aux vues outrées et aux exagérations, nous les avons en horreur, parce que tout cela c'est de l'erreur quand il s'agit de doctrine ; tandis que c'est mensonge et injustice quand il s'agit des faits historiques et des actions humaines.

C'est saint Thomas, croyons-nous, qui a dit : *in medio stat virtus*. Nous avons médité cette parole pendant des années. Elle est devenue, pour nous, d'une clarté merveilleuse, et nous avons fini par en saisir quelque peu la portée et la profondeur.

L'Ennemi du genre humain, connaissant les faiblesses de notre cœur et de notre esprit, et pour mieux nous séduire, nous tente par des erreurs et des vices opposés ; de telle sorte que ceux qui ne tombent pas à gauche sont très exposés à faire naufrage à droite.

Voyez les péchés, les défauts, les vices : L'avarice, d'un côté, la prodigalité, de l'autre ; l'ivrognerie et la glotonnerie d'un côté, le fanatisme du *totalisme* de l'autre ; la colère, et son opposé, la mollesse ; la témérité, et son opposé, la pusillanimité ; la crainte du *qu'en dira-t-on* et le mépris des avertissements salutaires, etc.

On pourrait dresser, sur le terrain moral, une liste interminable des vices et des défauts opposés. La vertu se trouve entre ces extrêmes : *in medio*, à moitié chemin.

Sur le terrain doctrinal, la vérité se trouve presque toujours placée entre deux erreurs opposées.

Après les polythéistes qui admettaient la pluralité des dieux, sont venus les ariens, les manichéens et les autres sectaires qui nièrent la trinité des personnes en Dieu.

Nestorius enseigne que non seulement il y a deux natures en Jésus-Christ, mais aussi deux personnes. Eutychès combat Nestorius, mais il verse dans l'erreur opposée, et prétend que non seulement il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, mais une seule nature. Pour le premier, Jésus-Christ n'était qu'un homme hautement favorisé de Dieu ; pour le second, Il était uniquement Dieu et n'avait de la nature humaine que l'apparence.

Pélagé exalte les forces du libre arbitre au point de le proclamer capable d'accomplir les œuvres surnaturelles ; Calvin, Baïus, Jansénius dépriment les forces de la volonté au point de nier toute vertu naturelle.

Les rationalistes modernes refusent de tenir compte de la perversité naturelle de l'homme, fruit du péché originel, et exagèrent la puissance de la raison au détriment de la foi. Les traditionalistes, eux, exagèrent l'infirmité de la raison, enseignant que sans la foi et la révélation primitive l'homme ne saurait connaître aucune vérité, soit naturelle, soit surnaturelle. L'Eglise, par le Concile de Trente, a condamné les uns et les autres, déclarant que « la lumière naturelle de la raison n'a pas été éteinte, mais seulement affaiblie » à la suite de la chute originelle.

Les libéraux exagèrent la liberté au détriment de l'autorité. Ils restreignent abusivement le pouvoir de l'Eglise et déclarent qu'elle n'a rien à voir dans le gouvernement des peuples. Ils ne se contentent pas de la distinction très réelle qui existe entre l'ordre religieux et l'ordre politique ; ils poursuivent la séparation complète de ces deux ordres.

Les théocrates exagèrent l'autorité au détriment de la liberté. Sous prétexte de combattre la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat, ils « ne distinguent pas assez les affaires sacrées des affaires civiles et font servir le nom de la religion à patronner les partis politiques » (1)

Voilà comment a procédé de tout temps l'Ennemi du genre humain, le Père des hérésies. C'est lui le grand exagéré. Et c'est parce que l'étude de l'histoire et la réflexion nous ont appris que le diable se cache toujours dans les opinions extrêmes que nous avons pour toute exagération de doctrine la plus grande aversion.

Nous nous appliquons à éviter les opinions extrêmes même dans les questions qui ont un aspect plutôt politique que religieux.

Les radicaux veulent bouleverser à tout instant les institutions politiques et sociales. Pour eux, *changement* et *progrès* sont des tenues synonymes ; tout ce qui est ancien est usé, tout ce qui est nouveau est excellent.

Les conservateurs, tombant généralement dans l'extrême opposé, voient d'un mauvais œil tout projet de réforme. Pour eux, il n'y a de sécurité pour l'Etat que dans l'immobilité, et tout changement tant soit peu radical leur paraît être une innovation dangereuse.

La *Vérité* n'a jamais voulu s'identifier avec ces partis extrêmes. Convaincue que bouleverser n'est pas réformer, elle s'est toujours montrée favorable, cependant, aux réformes utiles ; et un changement proposé ne l'épouvante pas *a priori*.

En matière de *patriotisme* canadien-français, nous avons deux écoles extrêmes. L'une admire le mouvement révolutionnaire de 1837 qui a tenté de briser par la force le lien qui nous unit à la couronne anglaise. L'autre, sous prétexte de combattre la première, exagère le *loyalisme* au détriment de l'idée nationale. Toute revendication énergique de nos droits est une témérité. Il y en a même qui nous poussent vers l'effacement, vers l'anéantissement, et ne voient d'autre avenir pour la race française en Amérique que l'absorption dans le grand tout anglo-américain.

(1) S. S. Léon XIII, Encyclique *Pergrata Nobis*.

Ennemie des moyens révolutionnaires et violents, la *Vérité* a toujours soutenu avec fermeté les droits des Canadiens-français ; et elle travaille à entretenir les légitimes aspirations de notre peuple. Une Nouvelle-France n'est pas pour elle une utopie. Elle voudrait que la race française, sur ce continent, se conservât intacte et distincte des races qui l'entourent.

Nous avons deux partis politiques extrêmes qui se disputent sans cesse le pouvoir. Pour les *bleus* tout ce que font les *rouges* est mauvais et doit être combattu ; pour les *rouges*, les *bleus* n'ont jamais rien fait de passable. Pour les deux partis, la plus grande calamité qui puisse arriver, c'est que l'autre parti arrive ou se maintienne au pouvoir.

La *Vérité* s'est toujours tenue éloignée de ces deux partis extrêmes. Elle admet que sous notre régime politique un parti au pouvoir et un parti dans l'opposition sont inévitables. Elle défend les principes contre les uns et les autres, et si les *bleus* remplacent les *rouges*, au timon des affaires, ou *vice versa*, elle n'en fait pas une maladie. Elle trouve même que le seul moyen de rendre le régime parlementaire tolérable, c'est de faire en sorte qu'aucun parti ne reste trop longtemps au pouvoir. Au surplus, elle voudrait voir se former un groupe du Centre, indépendant et désintéressé, qui aurait pour mission de corriger les abus de l'esprit de parti.

Relativement aux rapports de l'Eglise et de l'Etat nous avons également deux partis extrêmes. Les uns, les libéraux, refusent à l'Eglise tout droit d'intervention dans les questions politiques, même quand ces questions ont un côté manifestement religieux. Ou s'ils admettent le droit d'intervention, ils ne veulent pas que ce droit s'exerce autrement que par voie de simple conseil.

Les autres, les conservateurs d'une certaine école, sont toujours prêts à identifier leur parti avec l'Eglise. Etre contre eux, c'est combattre la religion. Non seulement il faut obéir aux ordres de l'Eglise, suivre ses directions, écouter ses enseignements ; mais il faut également, sous peine de passer pour mauvais catholique, adopter les opinions particulières de tel ou tel personnage ecclésiastique — pourvu, bien entendu, que ces opinions soient favorables au parti soi-disant conservateur.

La *Vérité* a toujours et vigoureusement combattu ces deux tendances extrêmes : la tendance à séparer complètement la religion d'avec la politique ; la tendance à mêler les deux ensemble de façon à n'en faire qu'un tout indigeste.

Autant nous avons constamment revendiqué le droit de l'Eglise agissant par ceux qui la représentent — le Pape et les évêques en union avec le Pape — d'intervenir dans les questions politiques pour diriger les fidèles, chaque fois qu'elle juge opportun de le faire ; autant nous avons revendiqué le droit de discuter librement les questions laissées à la libre discussion des hommes et des partis.

Autant nous condamnons ceux qui ne tiennent aucun compte soit des commandements, soit des directions, soit des conseils des évêques, et qui

rejetent en bloc toute intervention de l'épiscopat dans les affaires publiques ; autant nous trouvons reprehensible la conduite de ceux qui confondent tout, attribuant à l'opinion particulière d'un évêque une autorité qui n'appartient qu'à un acte pontifical ou épiscopal, et donnant aux conseils et aux commandements le même caractère obligatoire.

Jusque dans les questions littéraires la *Vérité* a grand soin d'éviter les opinions extrêmes. Une école professe un souverain mépris pour le français du Canada qu'elle appelle dédaigneusement le *canayen*. L'autre n'est pas éloignée de croire que nous parlons mieux le français que les Français eux-mêmes. Nous ne partageons, ni l'enthousiasme naïf des uns, ni les sentiments dédaigneux des autres.

Pour nous résumer: la *Vérité* s'est constamment appliquée à éviter toujours et partout les opinions extrêmes: dans les questions de doctrine, dans les questions de morale, dans les questions politiques, sociales et littéraires. Et si elle est parvenue à acquérir un peu d'autorité et de prestige, c'est précisément parce qu'elle s'est toujours tenue dans un juste milieu entre les erreurs et les écoles contraires.

LA GUERRE

C'est peut-être la *paix* qu'il faudrait écrire. Car on dit que la réponse de l'Espagne, aux propositions du gouvernement de Washington, est une acceptation des conditions imposées par les Etats-Unis. Mais on n'en sait rien, en définitive, car toutes les négociations se font sous le sceau du plus grand secret.

En attendant, la guerre se continue. On annonce des engagements aux environs de Manille. Les Espagnols auraient fait plusieurs sorties et auraient été repoussés par les Américains avec des pertes considérables. Les Américains n'auraient eu que 13 tués et 44 blessés. Cependant Manille est toujours au pouvoir des Espagnols.

Les événements à Cuba montrent combien la reddition de Santiago et du pays voisin a été une vraie bénédiction pour les Américains. Si les Espagnols avaient tenu bon pendant quelques jours encore, ils auraient pu anéantir l'armée américaine. Et ils auraient pu tenir bon sans l'imprévoyance criminelle des autorités espagnoles qui avaient négligé d'approvisionner convenablement Santiago. Il devient de plus en plus manifeste que la malheureuse Espagne a été trahie et vendue par son misérable gouvernement maçonnique.

L'armée du général Shafter est dans un état pitoyable, cela est admis. Les fièvres de toute sorte y exercent de terribles ravages. Les décès ne sont pas encore nombreux, mais presque tous les soldats sont malades et incapables de rien faire. On les ramène en masse aux Etats-Unis.

Les prisonniers espagnols dans le district de Santiago sont aussi dans un état inimaginable. On ne fait que de commencer leur rapatriement.

Quand l'histoire vraie du siège et de la reddition de Santiago sera écrite le monde sera stupéfait des horreurs dont le gouvernement de Washington devra

prendre la responsabilité devant le monde civilisé. A l'heure qu'il est la presse est soumise à une rigoureuse censure ; mais déjà on entrevoit la vérité, la terrible et humiliante vérité. Au nom de l'humanité, les autorités de Washington, par ineptie et imprévoyance, ont été la cause de souffrances inouïes. Et ces souffrances, les soldats américains les ont partagées avec les Cubains et les Espagnols. Les hommes de Washington n'ont pas même su avoir soin de leurs propres gens.

On représente les insurgés cubains comme de plus en plus mécontents de la manière dont le général Shafter les a traités.

Quant aux insurgés des Philippines ils paraissent être restés neutres dans les derniers engagements qui ont eu lieu entre Américains et Espagnols.

A Porto Rico, les Espagnols se préparent à défendre la ville de San Juan, la capitale.

LA COLONISATION

Comment la rendre prospère ?

DEUXIÈME ARTICLE.

Chacun admet que notre système actuel de colonisation coûte annuellement une somme fort considérable à la province et qu'il laisse infiniment à désirer sous tous rapports. Les terres ainsi octroyées ne rapportent aucun bénéfice quelconque à la province qui les possède. Et malgré tout ce qu'il en a coûté au pays par le passé et ce qu'il en coûte encore, les colons par ce système auront toujours de très grandes difficultés à surmonter et ce ne sera que le petit nombre qui finira par s'assurer, au prix des plus pénibles sacrifices, un modeste patrimoine pour leur famille. C'est au point qu'un journal de commerce en vue et bien intentionné, et qu'un ex-ministre des Terres de la Couronne, et un chef de parti, semblent n'avoir rien de mieux à nous proposer qu'une nouvelle dépense annuelle fort considérable, sans la moindre garantie que la colonisation se fera mieux à l'avenir. N'est-ce pas décourageant ?

L'expérience faite dans notre Nord-Ouest canadien, par la compagnie du Pacifique, est pourtant une preuve très palpable qu'un pays nouveau, — même quand il est réputé inculte, inaccessible et plus ou moins impropre à l'agriculture, par des autorités de la compétence de feu Mgr Taché, et tant d'autres, — peut être développé avec grand profit, même au seul point de vue des *bonnes affaires*, par une compagnie puissante, dirigée par des hommes expérimentés et vraiment actifs.

Or, notre province possède, incontestablement, un territoire immense, tout à fait inexploité jusqu'ici, offrant sur celui du Nord-Ouest canadien des avantages supérieurs, de tout genre, pourvu qu'il soit, lui aussi, exploité par une société honnête et puissante, possédant les capitaux voulus et les connaissances nécessaires au succès. Dans de pareilles conditions, chaque arbre marchand a sa valeur réelle immédiate, du moment qu'un chemin de fer économique peut faire passer tel arbre, ou tout autre produit brut marchand, à travers l'usine, jusqu'au centre commercial qui

absorbera ces produits, dans des conditions profitables pour tous les intéressés. Un pays ouvert dans de pareilles conditions offre aux colons, même les plus pauvres, un travail rémunérateur, en attendant que les nouveaux défrichements puissent assurer leur existence et celle de la famille. Quant aux colons à l'aise, indiquez-leur un endroit, comparativement facile d'accès, où ils pourront établir leur famille avec plein succès, et bientôt la plus grande difficulté viendra de la surabondance de pareils colons.

Mais, dira-t-on, où trouver les hommes compétents pour mener à bonne fin pareille entreprise ? Où trouver les capitaux indispensables ? Qui prendra la responsabilité d'une œuvre nationale aussi difficile et d'une importance si grande ? — Réponse : N'avons-nous pas déjà dans la province des hommes de talent et de dévouement ? Une grande œuvre, essentiellement patriotique à faire, ne trouvera-t-elle pas un écho puissant dans nombre d'âmes, capables d'entreprises dignes des plus grands efforts ? Ne possédons-nous pas déjà, dans chacun de nos trois archidiocèses, une société de colonisation archidiocésaine capable d'une très grande et très légitime extension, du moment que le territoire public à exploiter leur sera offert à des conditions acceptables ?

Or, offrir à pareilles sociétés un territoire public suffisant, à des conditions mutuellement avantageuses, n'est-ce pas s'assurer en même temps tout le capital nécessaire, et cela aux meilleures conditions ? Qui ne verrait pas, dans l'exploitation intelligente et économique du territoire provincial, un placement absolument sûr pour ses capitaux ou ses économies ?

En résumé, après bien des années de travail et de réflexion donnés à la colonisation, etc, celui qui écrit ces lignes est parfaitement convaincu que l'avenir prospère de la colonisation, à la fois, dans les trois archidiocèses de la province, est aux sociétés de colonisation déjà formées, ou à se former, sous l'égide des Archevêques et Evêques du pays, pourvu que le gouvernement provincial soit assez éclairé pour donner à ces sociétés, après l'échange des plus amples garanties réciproques, tous les pouvoirs nécessaires à l'exploitation économique et profitable de nos terres encore incultes.

U. A. C.

P. S. — Tous les journaux canadiens-français sont priés de reproduire ces articles ou de les commenter dans l'intérêt de la colonisation et de la province.

U. A. C.

PETITES NOTES

Lundi dernier avait lieu à Notre-Dame de Montréal l'imposante cérémonie de l'imposition du pallium à Mgr l'archevêque Bruchési. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, présidait. Mgr Corrigan, archevêque de New York, plusieurs évêques des Etats-Unis et du Canada assistaient à la cérémonie, ainsi qu'un nombreux clergé.

Le pallium, on le sait, est un insigne distinctif des patriarches, des ar-

chevêques et de quelques évêques, que le Pape leur accorde par " un acte de sa libre volonté ". C'est une bande de laine blanche, semée de croix noires, qui se pose en rond par dessus les épaules, avec deux pendants, l'un en avant, l'autre en arrière.

L'étoffe des palliums est tissée avec la laine de la première toison des deux agneaux blancs qui, chaque année, sont bénits dans l'église de Sainte-Agnès-hors-des-murs, le jour de la fête de la sainte, et confiés à des religieuses qui en prennent soin. Les palliums sont bénits par le Pape lui-même.

Crise ministérielle à la Colombie anglaise. Les élections provinciales qui viennent d'avoir lieu ont fortement entamé la majorité du cabinet Turner. C'est un *dead-lock* électoral, car il ne paraît pas y avoir de majorité soit du côté ministériel soit du côté de l'opposition. Le lieutenant gouverneur McInnes a pris sur lui de congédier M. Turner et de charger M. Robert Beaven de former un nouveau cabinet. Or M. Beaven n'est pas chef de l'opposition et n'est pas même membre de la législature. L'opposition est de fort mauvaise humeur et prétend que M. McInnes aurait dû au moins consulter ses chefs.

Sir Wilfrid Laurier était ces jours-ci dans la province de Manitoba, l'hôte de M. Sifton. Il y a rencontré le lieutenant gouverneur Patterson, et M. Cameron, ministre provincial. La *Patrie* publie une dépêche de Winnipeg disant " qu'on croit généralement que les derniers détails de l'arrangement scolaire ont été *définitivement définis* (sic !) et que la question des écoles est maintenant chose réglée ". Voilà bien des fois qu'on déclare cette question-là définitivement réglée ! Le *Soleil* ne croit pas qu'il se soit agi de la question des écoles — " cette question étant bien réglée et de la façon la plus pratique " — mais de la conférence de Québec.

Sa Sainteté Léon XIII vient d'adresser une encyclique aux évêques d'Italie, nous dit une dépêche de Rome en date du 9 août, pour protester contre la suppression des journaux catholiques par le gouvernement italien. Il déclare cette suppression illégale et dirigée spécialement contre la Papauté. Elle est, de plus, de nature à augmenter l'irritation des esprits et elle fait disparaître une force conservatrice contre le socialisme et l'anarchie. Nous publierons le texte de cette vigoureuse protestation aussitôt que nous l'aurons reçue.

Loterie

M. W. Chapman nous prie d'informer ses amis que le tirage au sort de sa bibliothèque a eu lieu le cinq du courant et que le gagnant est M. l'abbé E. E. Nobert, curé de Providence, R. I. Etats-Unis.

L'AMÉRICANISME (1)

(Des Etudes)

Parler de l'américanisme, discuter les idées qu'il représente et se permettre de ne pas les accepter sans réserve, ce n'est pas, comme on a pu le dire, faire une campagne contre l'Eglise américaine. Quand Louis Veillot s'en prenait à Mgr Dupanloup, personne n'eut l'idée d'accuser le grand polémiste de livrer un assaut à l'Eglise de France, ni même de vouloir diminuer la réputation de piété de l'illustre évêque d'Orléans. Tel est, nous semble-t-il, le cas de M. Maignen. Nous n'approuverions pas chez lui ce qu'on pourrait regarder comme une attaque passionnée contre l'Eglise des Etats-Unis. Grâce à Dieu, rien de semblable ne ressort de la lecture sérieuse de son livre. Il discute, comme il en a le droit, des idées venues d'Amérique et, s'il les juge en toute liberté, nulle part il ne prétend redresser les torts de l'Eglise d'Amérique.

Pour notre part, l'américanisme nous avait jusqu'ici paru quelque peu ridicule. Nous n'y avions vu qu'une forme de cet exotisme qui, depuis quelque temps, pousse une certaine école à regarder par delà nos frontières, pour trouver matière à admiration dans les institutions, les lois et les mœurs. On a voulu faire de nous des Anglais. Sans démonstration préalable de la supériorité réelle de nos voisins d'outre-Manche, on nous a pressés de renoncer à nos vieilles méthodes d'éducation, comme étant surannées et trop oubliées de l'importance du biceps dans la formation de l'homme et du citoyen. Sans prétendre que tout soit parfait chez nous, et qu'il n'y ait rien à modifier dans notre système d'éducation, nous persistons à croire que notre caractère national vaut celui de bien d'autres pays, et que, pour faire d'excellents Français, il suffit de savoir en tirer bon parti.

Mais l'école de toutes la plus bruyante, pour ne pas dire la plus naïvement audacieuse, est celle qui veut à tout prix nous américaniser. Depuis quelques années, des orateurs, personnellement très respectables, sont venus d'Amérique nous dire des paroles plus sonores que nouvelles. Leurs discours mêlés de vérités fort vieilles et d'affirmations contestables ont été couverts d'applaudissements complaisants. Il fut, dès lors, convenu que l'Amérique possédait, dans les Etats de l'Union, le plus enviable des régimes politiques, que là seulement fleurissait la liberté et que l'Eglise y renouvelait, sans miracles cependant, les merveilles des temps apostoliques. Notre clergé fut invité à prendre des allures et des idées américaines. Aller au peuple comme en Amérique, comprendre son siècle comme en Amérique, se donner à lui comme en Amérique, tel fut le mot d'ordre. Nous aurions eu, comme en Amérique aussi, un *Congrès des Religions*, si le sens catholique et l'autorité de l'Eglise n'étaient intervenus pour écarter de nous cette bizarre invention.

Cet enthousiasme serait innocent.

(1) *Études sur l'Américanisme : Le P. Hecker est-il un saint ?* Par Charles Maignen. Un vol. in-12. Rome, Desclée. Paris, Retaux.

s'il se bornait à quelques points de politique économique et sociale. On pourrait, dans ce cas, lui reprocher d'établir des comparaisons entre des régimes qui n'ont de semblable que le nom. La constitution de la grande République américaine est une copie de la constitution anglaise, dont elle semble un feuillet détaché. Il ne faudrait pas l'oublier, dans les éloges qu'on nous fait de ces institutions libérales, sous lesquelles l'Eglise aux Etats-Unis jouit d'une indépendance que nous avons mille raisons d'envier. Le jour où la République française voudra bien reconnaître aux catholiques le droit à la liberté, tel qu'il se pratique dans les Etats de l'Union, on verra dans notre vieille France une activité bien supérieure à celle qu'on veut à tout prix nous faire admirer dans la jeune Amérique. Au lieu de tant prôner la liberté chez les autres; on ferait bien peut-être de travailler à la conquérir chez nous, autrement que par des compromissions plus faciles que la résistance, mais beaucoup moins efficaces qu'elle pour faire triompher le droit. Ce sentiment de son droit à la liberté, que l'Américain porte en lui-même profondément gravé, nous aimerions à en retrouver quelque chose chez nos compatriotes. Par ce côté purement politique nous aurions grand intérêt à nous américaniser.

Mais, de la politique, la question a passé sur le terrain doctrinal et religieux. On a voulu importer d'Amérique une manière d'entendre les relations de l'Eglise avec la société contemporaine, devant laquelle nos vieilles méthodes d'apologétique, de conversion et d'apostolat devaient paraître bien étroites et bien usées. Il est convenu, dans l'école dont nous parlons, de tenir en profond dédain tout ce qui ne répand pas un parfum de nouveauté. Or, en matière religieuse et théologique, le nouveau risque souvent de n'être que le vague ou le faux. Les hommes de génie sont rares, même en Amérique, et les initiateurs, quand ils n'ont que l'audace et peu de science, tombent facilement dans la témérité.

C'est le cas, nous semble-t-il, de ce P. Hecker dont a fait grand bruit, qui fut assurément un homme de zèle et de vertu et qui fit, à sa manière, un bien considérable. Mais vouloir nous le donner, sans restriction aucune, comme "l'idéal du prêtre, le docteur, le grand élu de la Providence, le pionnier universel de l'Eglise, le type de l'apôtre des temps modernes, etc., etc." c'est abuser par trop de la crédulité du lecteur. Cette exagération dans l'éloge inspire, dès le début, quelque défiance, et l'on se demande involontairement s'il n'y a pas lieu de traiter cela comme une nouvelle venue d'Amérique.

M. Charles Maignen ne s'est pas cru obligé d'accepter sans examen le panegyrique du P. Hecker, l'éloge de ses doctrines et de ses procédés apostoliques. De cet examen est sorti un livre qui ne plaît pas aux tenants outranciers du libéralisme retour d'Amérique, mais qui ouvrira les yeux de ceux qui le liront avec la loyauté et la bonne foi de l'homme désireux de ne donner qu'à bon escient son admiration. L'auteur n'avait pas d'autre but que de ramener à leur juste valeur des prétentions par trop audacieuses, et de rappeler à ceux

qui paraissent l'oublier qu'il n'y a pas, dans le domaine de la foi, deux sortes de vérités : les une intangibles et les autres livrées aux variations de la pensée humaine. Il l'a fait avec l'autorité du prêtre qui connaît sa théologie, et ne craint ni la contradiction, ni cette espèce d'impopularité que les idées et les choses du passé rencontrent dans un certain monde, dont l'ignorance pourrait seule excuser les injustices.

M. Maignen a vu dans l'américanisme un danger pour l'Eglise. Ce n'est pas sans raison. Il n'y a pas bien longtemps, nous avons entendu nous-mêmes des évêques d'Amérique, très patriotes, mais aussi très catholiques, désavouer de la façon la plus absolue les tendances, les idées et les agissements d'une école qui vise, disaient-ils, à faire prédominer les vues d'un petit nombre, à l'encontre de la très grande majorité des évêques, dans les questions d'enseignement et de conduite. Ils ne cachaient pas les craintes que leur inspiraient cette manie de conciliation à outrance, et ils ne jugeaient pas qu'il fût salubre d'abandonner, dans l'espoir douteux que les dissidents en seraient mieux attirés, les méthodes d'apostolat qui avaient valu à l'Amérique le bienfait de la foi. Il y a lieu de croire, ajoutaient-ils, que nous en aurons bientôt fini avec cette coterie bruyante qui sème parmi nous la division, et met le trouble dans le monde catholique, finalement au profit de nos adversaires.

Le livre de M. Maignen met en plein relief cette prétention, plus que hardie, de prendre la direction de l'Eglise et de la conduire par des voies nouvelles à des succès qu'elle n'a jamais connus.

Il faudrait d'abord prouver que l'Eglise s'est arrêtée dans sa marche progressive. Mais cette école a le don singulier de faire croire à quelques-uns qu'elle rend des oracles. Les oracles se démontrent d'après l'événement. Or, est-il bien sûr que, sauf en Amérique, l'Eglise ait, en quelque sorte, fait défaut à sa mission de travailler au salut des âmes ? Ne pourrait-on pas démontrer que, sur le territoire de l'Union, les conquêtes apostoliques sont fort modestes et, partant, que la méthode n'a pas toute l'efficacité dont il plaît à quelques-uns de lui faire un mérite exceptionnel ?

Sans nous attarder à faire ressortir en détail tout ce qu'il y a de juste et d'opportun dans le courageux mémoire de M. Maignen, contentons-nous de signaler quelques-uns des caractères de l'américanisme si bien dessinés par le vaillant écrivain.

En premier lieu, on est tenté de penser que la modestie ne compte point parmi les vertus pour les américanistes. Elle est remplacée chez eux par une confiance en soi-même qui ressemble étrangement à la présomption. On n'oubliera pas de longtemps un discours prononcé par un de leurs coryphées, lors de son dernier passage à Lourdes. Le prélat, parlant devant un auditoire de pèlerins français, se demanda pourquoi l'Immaculée n'était pas apparue en Amérique ? Et il répondit : "Parce que l'Amérique n'en avait pas besoin." L'édification des auditeurs fut médiocre. Ils se retirèrent au moins convaincus que, de l'autre côté de l'océan, on avait des idées singulières sur les dons de Dieu.

De fait, on est frappé, dans les paroles et les écrits des tenants de l'américanisme, du peu d'estime qu'ils semblent professer pour le surnaturel. A notre avis, c'est là un côté essentiellement faux et dangereux des idées de l'école nouvelle. Ou elle ne comprend rien à l'ordre surnaturel et aux relations de l'ordre naturel avec lui, et, dans ce cas, avant d'enseigner elle fera bien d'étudier sa théologie ; ou elle connaît la portée de sa doctrine, et, dès lors, il faut la condamner, car elle est tout au moins téméraire. Que signifie, en effet, cette persistance à soutenir que l'on a trop donné aux vertus surnaturelles au détriment des vertus naturelles, sinon que le surnaturel, c'est-à-dire ici la grâce, déprime la nature et rend l'homme moins apte à remplir sa destinée ? Que veut dire cette bizarre invention de vertus *passives*, sinon que certaines vertus ne méritent pas d'être pratiquées ?

Enfin, comment qualifier des propositions telles que celle-ci : "Les hommes accepteraient-ils des enseignements sur les conditions du bien-être dans le monde à venir, de la part des gens qui se montrent eux-mêmes si lamentablement ignorants sur les conditions du bien-être dans le monde où nous sommes ?" Ce sont, paraît-il, les économistes qui, désormais, sauveront les âmes. L'histoire cependant est là pour nous dire que les saints, gens peu soucieux du bien-être ici-bas, ont été les seuls grands convertisseurs des hommes. La foi, unie au bon sens, nous assure qu'il en sera de même à l'avenir. Souhaitons à l'Amérique de produire beaucoup de ces vrais grands hommes, profonds en humilité, en mortification, riches de vertus dites passives, mais fort actives, ignorant le bien-être, mais connaissant les voies de Dieu. De ceux-là, un seul fera faire à l'Eglise plus de progrès que tous les savants réunis au Congrès des Religions.

Un autre caractère de l'école, c'est la prétention à un modernisme dont elle aurait seule le secret. Ce qu'est au juste ce modernisme, on ne l'a jamais dit. Sa définition précise offrirait-elle un danger ? Ou ne sait-on pas exactement ce qu'on veut ? Les deux hypothèses pourraient se justifier. En parcourant ça et là les livres, discours ou articles, signalés par M. Maignen, on recueille des insinuations, et parfois des aveux, qui suffisent à fixer l'idée du modernisme américain. L'Eglise est, tantôt ouvertement, tantôt à mots couverts, accusée d'être en retard sur le siècle, de s'être immobilisée, d'avoir gardé hautes et fixes les barrières et les douanes.

La lecture de la troisième partie du livre de M. Maignen édifiera sur ces hardiesses tout esprit désireux de connaître la vérité. On peut regretter que par endroits il semble mettre sur le compte de l'américanisme les excès d'un Charbonnel, d'un *Romanus*, qui sont peut-être les conséquences logiques des principes de l'école, mais que du moins ses chefs les plus autorisés réprouvent. L'ensemble n'en est pas moins décisif ; il en résulte que tout le libéralisme, condamné par trois papes, est repris, comme une doctrine un moment obligé au silence, mais que le siècle réclame ainsi qu'une chère conquête et qu'il faut lui donner sans réserve.

(A suivre)